

SIDI-BEL-ABBÈS

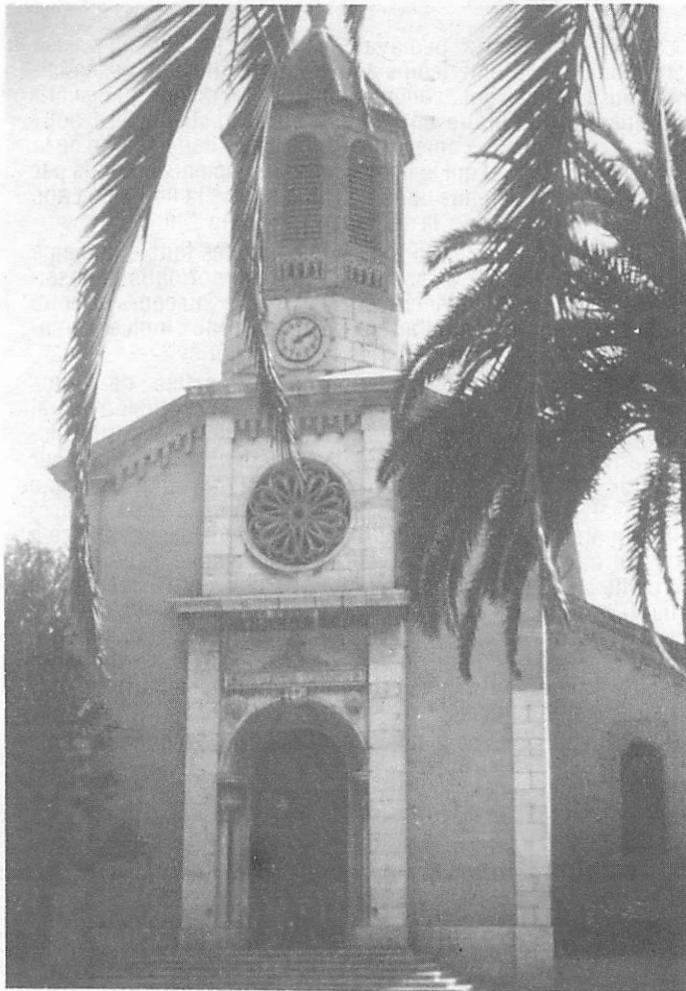
« Quand les Français débarquèrent en Algérie, écrit notre compatriote Paul Bellat, la boucle de la Mékerra (...) n'était qu'une jungle peuplée d'hyènes, de panthères et de chacals.

De Mascara jusqu'aux abords de Tlemcen ce n'était que brousse et forêts : un moutonnement de tamarins géants, mêlés de pins d'Alep, de tuyas et de jujubiers.

Quelques alignements d'oliviers redevenus sauvages révélaient à l'observateur attentif que la civilisation romaine avait pénétré jusque-là. Mais il faut peu de temps pour que les cultures retournent à la broussaille primitive ! Un millénaire avait passé, au cours duquel la végétation spontanée avait détruit et ruiné l'œuvre de l'homme. Aucun autre vestige ne subsistait, sur le territoire bel-abbésien, du passage des Légions ou de l'installation des colons défricheurs. »

Au XVIII^e siècle vécut là un saint personnage de la lignée des descendants du Prophète, fils de Sidi El Bouzidi : il se nommait Sidi-Bel-Abbès. Sa bonté laissa dans la région un souvenir tenace et tout embaumé de légendes, et sa kouba fut un lieu de recueillement et de pèlerinage. C'est en face et à peu de distance de cette kouba que le Général Bedeau, en 1843, construisit une redoute pour contenir les tribus de la puissante confédération arabe des Beni-Ameur. En 1945, le Général Lamoricière qui commandait la division d'Oran, vint la visiter. « Quelle merveilleuse illumination reçut-il soudain, écrit Paul Bellat, quelle vision prophétique lui montra là où ne poussaient que roseaux, une ville appelée à de grandes destinées ? Il déclara soudain et fit confirmer par le décret royal de 1837 que dans cette plaine s'élèverait une ville destinée à devenir "chef-lieu de la province". La chute de Louis-Philippe retarda jusqu'en 1849 le décret instituant le centre ; celui qui l'érigea en "commune de plein exercice" est du 31 décembre 1856. Le capitaine Prudon en avait tracé le plan. Plan Gigantesque et téméraire dont les contemporains disaient : Il veut que les habitants puissent toujours cultiver leurs choux à l'abri des remparts". Songez donc, il prévoyait une population de 25 à 30 000 habitants alors que Mostaganem, Oran, Tlemcen étaient encore très loin de ce chiffre. En 1856, Bel-Abbès comptait, garnison comprise, 2 000 habitants. Elle a près de cent mille âmes aujourd'hui. "C'était en 1956 et Bel-Abbès avait cent ans !

La création de Bel-Abbès est étroitement liée à l'histoire de la Légion Etrangère. Ce corps, créé le 10 mars 1831, fête cette année son cent cinquantième anniversaire et "l'Echo" se devait de lui rendre le double hommage de sa reconnaissance et de son admiration. Les premiers légionnaires arrivent à Bel-Abbès en 1843 et commencent à construire un camp retranché ; les hommes sont logés sous la tente ; des baraques en planches servent de magasins. Un petit groupe de commerçants et de vivandiers se forme rapidement autour du fortin. Les premiers occupants de la garnison s'emploient à l'assainissement du pays en drainant les eaux croupissantes de la Mékerra. Mais les travaux dans le marécage et le climat font des ravages et le paludisme sévit. Mais l'importance stratégique du lieu et l'exil volontaire des Beni-Ameur attirés au Maroc par Abd-El-Kader qui laisse le territoire désert imposent l'idée de construire une ville fortifiée que nous avons vu naître grâce à la vision dynamique du Général Lamoricière et aux dons d'organisateur et de constructeur du Général Prudon. La ville se peuple de soldats libérés qui font venir parents et amis. Ils reçoivent en échange sur proposition du Colonel Mellinet, des semences, une paire de bœufs et l'aide de la main-d'œuvre militaire. La vie est pénible pour les premiers installés ; le climat est malsain, le travail écrasant et la terre n'est pas riche : elle tire sa valeur du travail, de l'intelligence, de l'endurance et de l'énergie de ceux qui la cultivent. Certains colons découragés regagnent la métropole mais les plus endurants, les plus courageux résistent à toutes les épreuves et donnent à la ville une impulsion déterminante. Les quatre premières familles françaises installées dans la région sont les Boulet, les Bellat, les Bleuze et les Roubière. Il ne faut pas oublier non plus qu'après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, 239 opposants sont envoyés à Cayenne et plus de 6 000 en Algérie. Mélangés à des prisonniers de droit com-



mun, ils sont placés dans des forts et des camps, parmi lesquels Sidi-Bel-Abbès. Ils dessèchent les marais, défrichent, font les routes. Amnistiés en 1859, ceux qui ne sont pas morts rentreront en Métropole à l'exception de 200 d'entre eux. Ceux sont des militants, des intellectuels qui connaissent le droit, savent parler et écrire, et dont la présence au milieu des colons agira comme un levain. On plante la vigne qui peu à peu remplace les cultures céréalières.

En 1853, rue Prudon, l'imprimerie Roidot ouvre ses portes ; Prosper Roidot vient de Blida où il était déjà installé. Son atelier est d'abord consacré à la lithographie qu'il devra abandonner en 1891 pour se consacrer à l'impression. "Son fils, Edouard, écrit Jacqueline Baylé, ajoutera une "Marinoni" à la "Minerve" à pédale ont il a hérité et agrandira l'affaire par l'achat en 1898 de l'imprimerie Maurel. Il éditera "Le Messager de l'Ouest" et le "Sud-Oranais", qui fusionneront en 1900 sous le nom du "Républicain Sud-Oranais". En 1875, une briquetterie est fondée par Edouard Léonis : sans capitaux, sans le moindre outillage mécanique, avec de simples moules en bois pour confectionner briques et tuiles, il réussira à maintenir son affaire au prix d'efforts héroïques jusqu'en 1890 où il pourra enfin moderniser son entreprise. Jacques Ramon arrive en Algérie en 1879, nous conte encore Jacqueline Baylé, comme ouvrier maçon. Travailleur acharné, intelligent, il économise pour se mettre à son compte. Il crée à la fois une entreprise de construction et un commerce de matériaux. Son successeur, Antoine Ramon connaîtra une grande notoriété à partir de 1894 par son système d'amphores en briques et ciment. Celui-ci lui vaudra une médaille d'argent à la foire-exposition de Tours. De même, il obtiendra un diplôme d'honneur à la foire de Lyon pour ses plâtres. Car il a imaginé

un traitement original très pratique du gypse provenant des belles carrières qu'il exploite à quelques kilomètres de Sidi-Bel-Abbès. Ses installations couvriront en 1925, 20 000 mètres carrés. Enfin, un Dauphinois, le Père Jacquet crée en 1956 une charcuterie qui lui apporte la fortune et un beau mariage avec la fille d'un des premiers concessionnaires de Tesselali. Il ouvrira alors une charcuterie place Kléber à Oran, où son fils Alexandre, puis son petit-fils, Maurice, lui succéderont.

Sur l'emplacement des premiers marécages drainés, la Légion a créé une ferme pour la culture des fourrages, puis un très beau jardin qui fournit les légumes pour la troupe : ainsi naquit "la vallée des jardins". Lorsqu'en 1856, l'administration passe aux mains des civils, la ferme, ses potagers et ses jardins sont offerts à la ville.

L'éclairage public est réalisé vers 1860 par 30 réverbères à l'huile végétale. Il sera transformé au gaz en 1880 et à l'électricité après 1920. Les égouts ne donnent pas satisfaction : ils infestent les eaux de la nappe phréatique où les puits sont percés. Il faudra attendre le début du siècle pour que le système eau-égouts soit refait suivant les normes d'hygiène indispensable. Le bureau arabe devient commissariat, puis sous-préfecture en 1875. Les services municipaux devront attendre 1879 pour s'installer dans le tout neuf Hôtel de Ville : jusque-là c'est la maison du colonel de Chabrières, tué à Magenta à la tête du 2^e Etranger, qui abrite la mairie. Un fait curieux est à signaler : la population est un tel mélange d'émigrés de l'Europe du sud et de soldats libérés que lors des premières élections municipales, on voit, fait probablement unique dans l'histoire des démocraties, des conseillers municipaux élus "à titre étranger"...

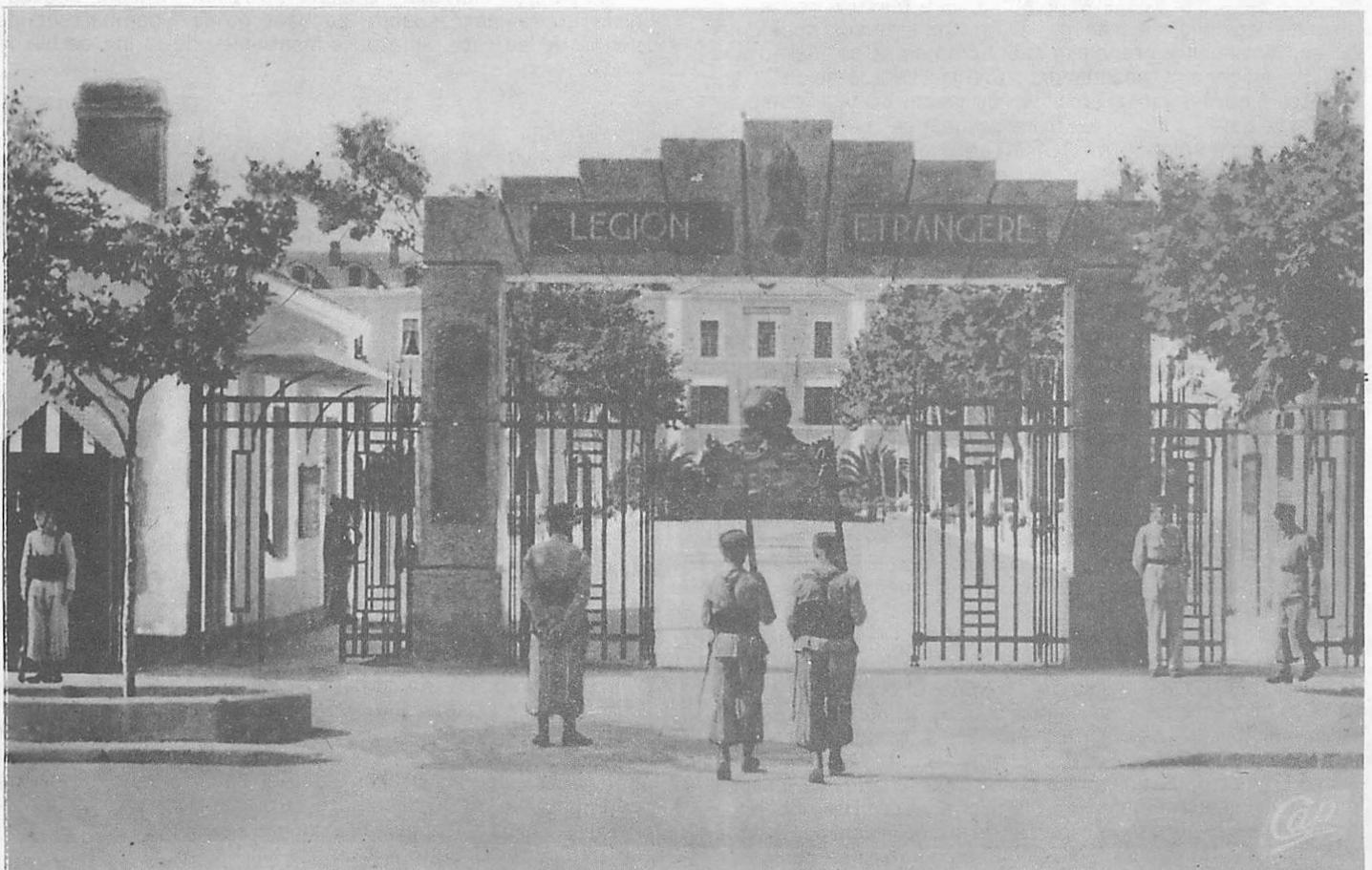
Mais "tout cela fait d'excellents français", comme dit la chanson, des Français qu'aucun événement concernant la Légion ne laisse indifférents. En 1857, le retour du régiment de l'expédition de Grande Kabylie est l'occasion de fêtes magnifiques : le jardin public est illuminé et le Colonel offre un grand bal sur la place des Quinconces qui deviendra la place Carnot. Les 27 et 28 avril 1906 marquent encore davantage l'étroite symbiose de la Légion et de sa ville. Un journaliste de Bel-Abbès, encouragé par ses concitoyens, réclame et obtient

par une lettre ouverte adressée au ministre la Légion d'honneur pour le drapeau du 1^{er} Etranger ! Ces jours-là, tous les édifices publics et les maisons particulières sont pavés. Tous les hôtels sont comblés : on improvise des dortoirs un peu partout. Une grande cavalcade est organisée par les légionnaires et les diverses sociétés de la ville. La revue a lieu le 28 sur l'esplanade Bugeaud, passée par le Général Herson. Dans la tribune officielle, le délégué du ministre de la Guerre et celui du Gouvernement général sont reçus par le maire, M. Bastide, entourés des conseillers municipaux et des notables de la ville et de la région.

A cette époque une petite salle sert de théâtre, ses fauteuils d'orchestre sont des tabourets et son loyer est payé par l'Armée ! Un théâtre définitif verra le jour en 1892. Mais déjà, tous les dimanches, après la grand-messe on vient écouter, sur la place Carnot, les concerts de la Légion Etrangère, parfois relayés par les musiques du 48^e de Ligne ou du 11^e Chasseurs.

Dès 1876, quelques paysans se sont unis pour créer un comice agricole et hippique. Leur but est de mettre en commun les connaissances et les moyens pour le mieux-être des agriculteurs européens et musulmans. Conscients de l'importance de la mission qu'ils s'étaient donnée, ils ne décidèrent de dissoudre ce comice que vingt ans après la parution de la loi sur les syndicats professionnels, pour le remplacer par un Syndicat agricole, en 1903. Celui-ci ouvrit dix caisses locales et une caisse régionale de Crédit Agricole Mutuel et hâta la création d'une Caisse régionale d'Assurances Mutuelles mettant à la disposition des colons et des fellahs des moyens de production et de sécurité qui leur permirent d'étendre dans des zones encore en friche la culture des céréales et de la vigne, et d'intensifier l'élevage.

Paul Bellat cite une anecdote à propos de la visite de Napoléon III à Bel-Abbès, en 1865 : "L'accueil fut particulièrement chaleureux et les habitants demandèrent même à substituer le nom de Napoléonville à celui de Bel-Abbès. L'émotion était générale, et lorsque l'Empereur remit les insignes de la Légion d'honneur à M. Boulet, chef de la milice, celui-ci ne put que lui répondre : "Majesté, votre Sire est trop bonne !"





En 1922 c'est le Président Millerand qui s'arrête dans la ville. Or les colons, ruinés par la mévente, résolurent de faire la grève des applaudissements. Mais un colon de Mostaganem, M. Auguste Bories, qui présidait la séance, leur dit : "Messieurs, la résolution que vous venez de prendre est légitime et parfaitement justifiée. Je ne conçois pas de manifestation plus digne et plus grandiose de notre mécontentement que ce silence glacé... si nous étions capables de l'observer ! Mais, mes chers amis, je vous connais, je vous connais, je me connais ! A peine le Président de la République apparaîtra-t-il dans nos rues et nos boulevards que nos serments seront oubliés. Nous ne verrons plus M. Millerand, nous ne songerons plus à nos misères, nous n'apercevrons plus que le représentant de la France, que la France même ! Et malgré nous nos fronts se découvriront, malgré nous nos mains applaudiront, malgré nous les vivats s'échapperont de nos bouches. "Et il disait vrai".

En 1931, pour le centenaire de la Légion, sera érigé le monument aux morts dans le quartier Vienot. Les travaux commencent en 1929, la compagnie de sapeurs-pionniers du 1^{er} Etranger s'installe près d'une carrière d'onix, au lieu-dit Sidi Hamza, non loin du village d'Oued-Chouly, trente hommes sous les ordres de l'adjudant Solini : on extrait, débite et polit les quartiers d'onix qui sont acheminés par une route que d'autres légionnaires tracent. "Durant quatre ans, tous ceux qui servent sous la grenade à sept flammes, du colonel au plus humble légionnaire, abandonnent une journée de solde." L'orchestre à cordes du 1^{er} Etranger, dirigé par M. Aka, aide pour une large part à couvrir les frais, grâce à sa triomphale tournée à travers l'Algérie, en 1929. Quelques dons de sociétés, d'administrations ou de communes d'Algérie complètent la somme de 600 000 francs ! Leur liste, jointe à celle des légionnaires, est scellée dans le monument. Le sculpteur Pourquet, dans son atelier, 22, rue Tourlaque à Paris, d'après les dessins du peintre Mahut, réalise quatre superbes géants de bronze de près de trois mètres de haut qui montent la garde autour du globe terrestre. Au quartier Vienot, la mise en place commence en présence du statuaire. La sphère est creuse, il faut la boulonner sur le sommet de la stèle : un légionnaire mince et petit se laisse coiffer par le globe. On ménage une fente étroite par laquelle il doit ensuite se glisser au dehors. Il lui faudra plus d'une heure d'efforts pour sortir de sa position critique ! Le monument, rapatrié comme nous, est aujourd'hui à Aubagne.

En 1935, c'est un nouveau et magnifique théâtre qui est inauguré par le maire, Lucien Bellat ; son fils, le poète Paul Bellat, mettra un grand terrain à la disposition des légionnaires pour y construire la maison de retraite des Anciens de la Légion Etrangère.

Cette légion qui fut exaltée par de nombreux films, des chansons populaires et toute une littérature d'honneur et de gloire et que l'on voit aujourd'hui bêtement vilipendée par des films du genre de celui diffusé le 26 juillet dernier sur TF 1 : "Il était une fois la Légion", demeure liée à chaque instant de notre drame. Mais comment s'étonner de cette incompréhension ? En métropole on connaissait si mal l'Algérie que, lorsque mouru accidentellement un fils glorieux de Bel-Abbès, le boxeur Marcel Cerdan, le reporter du journal "l'Equipe" évoqua avec lyrisme "la ville de Sidi-Bel-Abbès qui mire ses palmiers dans l'eau bleue de la Méditerranée" !...

Bien des choses restent encore à dire sur Bel-Abbès, ces quelques lignes ne sont qu'une manière d'offrande pour nos compatriotes bel-abbésiens et pour "Notre" Légion. Et pour finir, je vais laisser la plume à Paul Bellat qui vous emmène en promenade... au cimetière. Vous souvenez-vous d'un tombeau somptueux sur lequel des chouettes sont sculptées dans la pierre ? Voici ce qu'on raconte :

« Au cours d'une razzia sur le territoire d'Abd-el-Kader, les troupes de l'Emir avaient enlevé une jeune Espagnole d'une rare beauté. Le chef illustre en orna son harem et fut tellement ravi de ses grâces et de son esprit qu'il la couvrit de bijoux et d'or. Quand vaincu et abandonné de ses partisans, Abd-el-Kader dut se rendre aux Français, la belle Andalouse, libérée avec ses richesses revint à Sidi-Bel-Abbès.

Là, elle fit la connaissance d'un jeune concitoyen nommé Canicio auquel elle donna son cœur et ses trésors. Intelligent, travailleur, énergique, Canicio acheta un petit moulin militaire qui se trouvait au camp des Spahis, le mit en état, le perfectionna et commença l'édification d'une très grosse fortune. Auprès du moulin s'éleva bientôt la plus belle habitation privée de la région. Les pièces y étaient vastes et commodes. L'une d'elles, que l'on appelait avec admiration, le "salon des glaces" mesurait huit mètres sur dix. C'est dans ce salon que fut reçu l'Empereur Napoléon III. Canicio, dont la magnificence croissait avec les moyens, avait formé le projet de recouvrir le parquet de son salon de pièces de cinq francs à l'effigie impériale. Les autorités, consultées, s'y opposèrent pour ne pas exposer l'effigie du souverain à l'outrage des chaussures.

Quand il sentit venir la mort, Canicio songea à sa dernière demeure et la fit édifier avec le souci d'art et de somptuosité qu'il apportait en tout. Ce monument, malgré une restauration fort discutable, est encore un des plus beaux du cimetière. Mais les chouettes dont il l'avait orné ne se bornèrent pas, assure-t-on, à leur rôle passif. Toutes les nuits, elles s'éveillaient, prenaient leur vol et transportaient au moulin l'âme défunte qui ne pouvait, au Paradis, s'accoutumer à ne plus entendre le bruit des meules et à ne plus respirer la bonne odeur chaude de la farine. Ouvriers et veilleurs, terrifiés, ne voulurent plus rester dans la demeure hantée.

Quand M. Cassès acheta le moulin, il occupa sans crainte les locaux abandonnés. Les chouettes, filles peut-être des chouettes de pierre, s'y étaient multipliées, mais le nouveau propriétaire les respecta, sachant qu'elles combattent les souris et les rats, amateurs insatiables de farine de blé. »

G. de TERNANT.



Bibliographie : Quand l'Algérie devenait française, de Jacqueline Bayle ; Cameron 1959, du Service Information du 1^{er} Régiment Etranger ; Képi Blanc, spécial Septembre 1979, n° 382 bis ; Causerie faite au lycée de jeunes filles de Sidi-Bel-Abbès, par Paul Bellat ; Sidi-Bel-Abbès a cent ans, article de Paul Bellat du 30 décembre 1956 ; le Livre d'Or du Centenaire de l'Algérie française ; Documents envoyés par Paul Bellat et Michel Ortéga. A tous merci.